

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 26 (1888)  
**Heft:** 3

**Artikel:** Molési à crairè  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-190244>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Si des points noirs nous signalent l'orage,  
Ton saint amour dans nos cœurs est resté.  
Nous n'avons plus la force du jeune âge,  
Mais nous voulons sauver la liberté.  
Sans peur, groupés autour de ta bannière,  
Levons-nous tous au moment du danger :  
Femmes, au ciel, votre ardente prière,  
Hommes, debout, pour chasser l'étranger.  
Jeunes et vieux, etc.

Morges, le 15 janvier 1888.

J. MORAN

### Molési à crairè.

Tsacon, dein stu pourro mondo, a sa rachon d'orgouet, lè z'ons pou. lè z'autro prào; et quand l'est qu'on fà oquiè, on ne vao pas que sà de qu'on n'aussè pas bin fè, et on vao fèrè eincrairè qu'on a réson quand bin on farai 'na folerà, ào bin méma-meint quand on farai cein qu'on ne voudrai pas fèrè.

Lai a cauquies dzo, on gailla dai z'einverons de Lozena, qu'ein avai prai onna bombardäe soigné, sè reintornavè contrè l'hotò pè on teimps de misère; fasai nai coumeint de l'eintso avoué 'na plidze que redzielliavè à dou pi de hiant dāo tant que le telhe-sai dru. Adon noutron coo. que tagna tota la lardjāo dāo tsemin dāo tant que brelantsivè, va sè bailli on betset contrè 'na boenna, et... patapao! lo vouaigue que va betetiulā lè quatro fai ein l'ai dein lo terreau qu'étai plein d'édhie; et coumeint l'étai dza tot depourent et mou coumeint 'na renaille, ne lai fe pas atteinchon et lai restā. Ora, ne sè pas se lai sè trovavè bin et se sè crèyai dein son lhi. ào bin se ne poivè pas *ietz*; mā tantiā que diabe lo pas sè budzā de lè dedein. quand bin lo terreau débitavè coumeint on rio, et vo pādè crairè que lo pourro luron lai fasai pas grand pussa.

Tot parai sè dzeins qu'etion ein cōsons de ne pas lo vairè reveni, sè mettont ein route avoué on falot po allā vouāiti iō poivè ètrè restā, et lo tràovont ètai. sein budzi, dein lo terreau coumeint s'on lo lai avai met essandzi, que droumessai coumeint on benhirāo.

— Mā que dāo diablo fā-tou don quie pè on paret teimps, lai firon-te ein sè depatseint de lo raveintā?

L'autro, que sè reveillè, et que ne vao pas que sà de de s'ètrè soulā et d'avai rebatā dein la vouarga, repond, sein fèrè atteinchon que pliovessai à la rolhie: Oh, cāisi-vo! m'été catsi po ourè cein que desont dou z'amoeirāo que sè promenāvont perquie, et vo pādè contā que y'ein é oīu dai galèzès et que y'é rizu mon sou.

Et ein s'ein alleint, à maiti portā pè lè z'autro, fasai: l'est mè que lè vé couenā dēman! gāt...

Et l'est dinsè que po s'estiusā de 'na folerà ào de 'na petita cavie, y'ein a qu'einveintont onna petita meinta; mā po la derè, faut avai soin de preindre lè z'autro po dai taborniaux.

### MÈRE ET FILLE

#### II.

..... Quelque précipitation qu'ils y eussent mise, lorsque Bernard et André entrèrent chez Mme Fonguerives, le salon était déjà à demi rempli par une foule d'amis, gens accourant toutes les semaines, à jour fixe, et qui

se croient toujours les bienvenus, parce qu'on ne les invite jamais.

Oh! ce jour-là, comme André se promit qu'ils ne seraient plus les amis de la maison, si jamais il en devenait le maître!

Au coin de la cheminée, belle comme elle savait toujours l'être, le regard pétillant et rempli d'une flamme qui annonce que le cœur ne fait pas tort à l'esprit, Mme Fonguerives, dans une de ces toilettes si savantes qu'on croirait que le mot de simplicité seul puisse leur convenir, recevait ses visiteurs hebdomadaires avec ce doux et attrayant sourire qui semble dire à tous:

— Vous êtes ici chez vous...

Ils y étaient tous, en effet, excepté celle qui aurait dû s'y trouver. Colette n'était pas auprès de sa mère. Et personne, pas même cette mère elle-même, ne semblait s'apercevoir de son absence et se douter que, derrière la porte, la pauvre petite Colette écoutait, avec une curiosité enfantine, ce qu'elle pouvait entendre des conversations tenues dans le salon.

Qu'espérait-elle en appuyant ainsi sa tête toute frisée sur l'un des battants? Ses yeux bleus semblaient être remplis de larmes, et ses mains, croisées sur sa poitrine, disaient une douleur qui avait peur de se laisser voir.

La position de l'enfant formait, en ce moment, un véritable contraste avec l'aspect animé du salon, où se tenaient Mme Fonguerives et ses invités.

Mais qui pouvait se douter de ce contraste?

André y pensait, peut-être; mais fasciné, depuis son entrée dans le salon, par la beauté savante de la mère, il était obligé de forcer sa pensée pour la faire retourner en arrière et y apercevoir le frais et gracieux visage de la jeune fille.

Bernard paraissait étudier son ami avec un intérêt mêlé de curiosité.

— Pourquoi ne t'informes-tu pas d'elle? demanda-t-il en se penchant à l'oreille d'André.

Celui-ci fit un soubresaut, comme si cette question-là sortait d'un rêve; et, sans répondre, mais désignant du regard la jeune femme dont il ne pouvait se détacher:

— Vois donc comme elle est belle! s'écria-t-il à demi-voix, et demande-toi si, en la voyant, on peut penser à une autre femme?

Alors ton choix est décidément fixé cette fois, et c'est Mme Fonguerives que tu épouses?

— C'est... c'est... Tu m'ennuyes, à la fin! Est-ce que je puis savoir moi-même ce que je veux?

— Ce que tu devrais savoir, mon pauvre André, c'est où est Colette, que l'on te cache, et dont tu as la faiblesse de ne pas oser t'informer.

André jeta sur son ami un coup d'œil qui, en tout autre moment, eût peut-être été terrible; mais il reconnaissait trop la justesse de l'observation pour qu'elle ne lui fit pas un peu monter le rouge au visage. Il prit aussitôt son parti, comme un homme qui donne tête baissée dans le danger, et il tâcha de se faire jour jusqu'à la maîtresse de la maison.

Celle-ci l'accueillit avec son plus gracieux et charmant sourire.

— Je n'espérais presque plus vous voir, dit-elle; cependant j'avais pris le soin de vous prévenir, et je vous attendais.

— Est-ce que je pouvais avoir la pensée de me tenir loin de vous, loin de Mlle Colette, lorsque je savais vous rencontrer chez vous?

En parlant ainsi, André n'osait lever les yeux sur Mme Fonguerives, tant il craignait de rencontrer un regard qui pût lire dans sa pensée.

Peut-être la jeune femme avait-elle la même crainte,